

XV

MEXICO.

Le « Rio frio ». — Panorama. — En vue de Mexico. — Coquetterie guerrière. — Entrée solennelle. — Procession. — Le triumvirat. — A l'Alameda. — Au bal. — Buitron. — Tranquillité. — Séjour à Mexico. — Récompenses. — Le maréchal Forey rappelé. — Tristes adieux.

Les militaires sont des gens pressés, et à peine étions-nous maîtres de Puebla que déjà nous nous demandions à quoi songeait notre général en chef en ne marchant pas sur Mexico. La saison des pluies allait réapparaître. Nous avions déjà subi quelques violents orages et appris d'avance au milieu de quels torrents d'eau il nous faudrait vivre, si nos opérations militaires n'étaient pas terminées avant l'hivernage. Mais le général Forey, talonné par l'impatience universelle, était bien obligé pourtant de consacrer quelques jours à l'organisation de sa conquête, et à controverser avec le ministre de France. Laissé à lui-même, il aurait probablement abandonné le pouvoir à ceux des Mexicains qui l'exerçaient déjà. Ce n'eût pas été très logique, puisque notre expédition était dirigée contre eux, mais ce n'était pas plus désastreux que ce que nous devons faire. Ne voulait-il pas proposer à Ortega d'entrer dans le gouvernement provisoire ! En lui résistant vigoureuse-

ment, le général mexicain lui avait plu, et c'est là un trait du caractère du soldat. Ce fut avec un vrai chagrin que, sur les injonctions de M. de Saligny, le commandant en chef signa l'ordre d'embarquer son adversaire, et ce fut avec une joie véritable qu'il apprit la fuite de cet adversaire. En somme, le représentant diplomatique et le représentant militaire de l'empereur Napoléon III, l'un entraînant l'autre, commentèrent, à Puebla, à signer des décrets, des arrêtés, des ordres qui comblaient de joie le parti conservateur mexicain, mais qui avaient un caractère réactionnaire tel qu'on en fut bientôt scandalisé à Paris.

Au pied de la haute chaîne de montagnes qui sépare le bassin de Puebla du bassin de Mexico, la division Bazaine, dépassant Puebla, s'était établie dans la jolie petite ville de San-Martino. Mes chasseurs d'Afrique, dans la marche sur Mexico, devaient fournir l'extrême avant-garde, et, avant la fin du mois de mai, je les emmenai auprès de San-Martino, à l'hacienda de San-Christobal. Devant nous, s'étendait à droite et à gauche, comme un mur gigantesque, la chaîne volcanique des montagnes, dont quelques cratères ne sont pas encore éteints, et nous voyions l'échancrure par laquelle passe la route de Puebla à Mexico, que nous allions suivre. C'est un col de 3,000 mètres d'altitude, qui sépare les deux plus hauts volcans : le Popocatepetl (5,400 mètres) et l'Istaccihuatl (4,870 mètres), les deux grands fantômes neigeux qui étaient apparus au bout de notre horizon, lorsque, deux mois et demi auparavant, nous débouchions dans la plaine de Puebla. Le col forme entre eux une sorte de plateau qu'on appelle le « Rio frio », du nom de la petite rivière alimentée par la fonte des neiges qui le traverse, et dont les eaux glacées ont été mortelles pour de nombreux voyageurs. Cet endroit, lors de la campagne des Américains, en 1847, avait été le théâtre d'un combat fort

9
sérieux, et les troupes du général Scott avaient eu la plus grande peine à l'enlever. Il constituait de véritables Thermopyles, et trois cents hommes, postés dans les nombreux ouvrages de campagne qui le défendaient, y auraient arrêté une armée. Mais la prise de Puebla avait jeté la terreur et le découragement autour de nous, et quand nous allâmes, le général et moi, en faire la reconnaissance, nous vîmes les ouvrages abandonnés et le passage libre.

Le 1^{er} juin, la division Bazaine traversa le « Rio frio », où elle ne trouva personne. On campa auprès d'un misérable village indien. La nuit fut glaciale et vint encore compliquer les souffrances physiques qui s'acharnaient sur moi, depuis mon passage à la Martinique. En installant notre camp, nous vîmes arriver par la route de Mexico une voiture sur laquelle flottait le pavillon blanc des parlementaires. Elle contenait les consuls de Prusse, d'Espagne, d'Angleterre et des États-Unis. Ces messieurs venaient prévenir le général en chef que, la veille, le président Juarez avait évacué Mexico, emmenant avec lui à San-Luis de Potosi tout le gouvernement, les ministres, le Congrès, les archives, les caisses, désorganisant, en un mot, toute l'administration du pays, et attirant derrière lui les quelques troupes nationales qui restaient encore dans la capitale. Les agents consulaires, reçus par le général Bazaine, lui firent part de ces nouvelles et ajoutèrent que, les gouvernements qu'ils représentaient s'étant engagés à observer la neutralité la plus stricte, ils s'opposeraient de tout leur pouvoir à une manifestation politique quelconque.

Le général Bazaine leur répondit fort sèchement qu'ils se méprenaient sur leur rôle, qu'ils n'avaient qu'à s'occuper de la sûreté de leurs nationaux et nullement de politique; que nous allions entrer à Mexico, et que là, s'il nous plaisait de nous prêter à une mani-

festation ou même de la provoquer, nous n'irions pas demander leurs conseils. Puis, il leur livra passage à travers nos lignes, et ils filèrent sur Puebla, où ils ne reçurent pas meilleur accueil.

Cet incident, sans grande importance, nous prouva, du moins, que, dans notre entreprise mexicaine, nous n'avions ni la complicité ni l'encouragement des gouvernements étrangers.

Le lendemain, 2 juin, la division descendait du « Rio frio », et le quartier général se portait à la ferme de Buena-Vista (Belle-Vue). Nous fûmes cantonnés dans les haciendas environnantes. La ferme de Buena-Vista méritait son nom. De là on découvrait un panorama admirable, dont une journée splendide nous permettait d'apprécier en détail toutes les beautés. A nos pieds s'étendait une plaine encore plus grande que celle de Puebla, en forme de cirque, fermée par un amphithéâtre de montagnes au bas desquelles on devinait, sans la distinguer encore, la capitale de ce beau pays, la vieille ville fondée en 1325 par les Aztèques, sous le nom de Tenochtitlan, et devenue plus tard Mexico, après la conquête de Fernand Cortez, en 1521. Nos yeux erraient sur une multitude de fermes et de villages entourés de plantations, enfouis sous la verdure; et le soleil, dont le globe éblouissant planait sur toutes ces richesses et sur toutes ces fécondités, faisait scintiller dans le lointain, en y réfléchissant ses rayons, les miroirs des cinq grands lacs qui environnent Mexico et qui, jadis, l'enserraient, l'envahissaient, avant que les Espagnols en eussent rétréci les surfaces et tari partiellement les eaux, en déboisant le pays autour d'eux. Je passai une bonne heure là, une heure inoubliable, une de ces heures dont l'enivrement paye les fatigues de toute une campagne et explique l'attrance du métier militaire, perdu dans mes admirations mes réflexions et mes rêveries.

Il semble qu'à certains moments l'âme se détache du présent, pour s'enfoncer dans les abîmes du passé ou dans les mystères de l'avenir. Positivement, la mienne s'incarnait, en cette matinée d'été, dans un des compagnons de Fernand Cortez. Je revivais les sensations de cet hidalgo, débarqué, comme moi, de sa caravelle, et campé sur son genêt d'Espagne comme moi sur les reins souples de mon arabe. Il avait vu le même soleil, les mêmes lacs, la même verdure, la même conquête. Il avait eu les mêmes sentiments d'orgueil et de joie, en pensant, comme moi, à la patrie servie si loin d'elle-même. Là où j'étais, peut-être trois cent quarante-deux ans plus tôt, il avait, comme moi, écrit à sa femme pour lui raconter ses aventures, pendant qu'à côté de lui le Conquistador rédigeait pour Charles-Quint ses rapports, qui sont devenus des lettres historiques. Puis, comme j'allais le faire, il était allé s'occuper du bien-être de ses hommes, pauvres diables qui, pas plus que les miens, ne s'imaginaient faire de l'histoire avec leurs fatigues et avec leur sang.

En arrivant à Buena-Vista, le général Bazaine avait trouvé une première députation des notables de Mexico. Au milieu d'elle figurait un de nos compatriotes, un Français, qui avait fait preuve, en s'y joignant, d'une effronterie sans pareille. Quelque temps auparavant, ce gaillard-là, pour faire sa cour à Juarez, dont il espérait tirer pied ou aile, avait bu publiquement à l'extermination de l'armée française. Nous le savions, et nous étions stupéfaits de tant d'audace. Le général Bazaine fit dire aux notables qu'il ne les recevrait pas, parce qu'il y avait parmi eux un homme qu'il ne pourrait voir sans le faire appréhender et conduire devant un peloton d'exécution. Et les notables partirent. Ils furent remplacés bientôt dans leur mission par la nouvelle municipalité, qui s'était formée après le départ de Juarez. Elle fut accueillie et nous confirma les nouvelles

apportées la veille par les consuls étrangers. Elle avait hâte de nous voir arriver le plus vite possible, car la sécurité de la capitale n'était plus assurée, disait-elle, que par une espèce de garde civique, composée de tous les étrangers valides en résidence à Mexico. Sans doute, un retour offensif des troupes de Juarez n'était pas à craindre, mais il suffirait d'un coup de main, tenté par un chef libéral audacieux, pour amener un désastre. A Mexico, la propreté des rues est confiée aux galériens, surveillés par les soldats. Le bain renfermait mille chenapans; s'ils se révoltaient ou s'ils étaient délivrés, la ville était mise au pillage, à feu et à sang. Les instructions du général Bazaine lui défendaient d'entrer à Mexico sans un ordre formel. Il renvoya donc la députation au général en chef qui, le même jour, devait quitter Puebla, avec la division Douay, pour suivre notre mouvement en avant.

Le 3 juin, le général Bazaine et moi, à la tête de mes deux escadrons, nous poussâmes une grande reconnaissance jusqu'à un endroit appelé le « Peñon », à moins de trois lieues de Mexico, d'où nous distinguions parfaitement les dômes et les clochers de la ville. Sur la route, nous rencontrâmes de nombreux Français établis à Mexico, et qui venaient au-devant de nous. Ils avaient déjà assez de leur service de garde nationale, et nous suppliaient d'aller les relever. La veille au soir, il y avait eu une petite émeute libérale, heureusement éteinte par l'attitude de la population. Une estafette venait précisément d'apporter au général Bazaine l'ordre d'entrer à Mexico, le 7. Il fit venir jusqu'au Peñon un bataillon de chasseurs à pied qui, le lendemain, occupa la guerrita (corps de garde) de San-Lazaro, au faubourg sud de Mexico, et qui était suffisant pour assurer la tranquillité parfaite de la ville. Le 4, le 5 et le 6 furent employés à échelonner toute notre division en avant de Buena-Vista, pour qu'elle entrât

en bel ordre, sans fatigue et avec toute son artillerie, dans la ville. Et j'avais grand besoin de ces trois jours de repos.

Le 7, nous quittions notre bivouac, à quatre heures du matin, pour former l'avant-garde de la division entrant à Mexico. On n'avait guère dormi, la nuit, dans mon bivouac, car je voulais que mes cavaliers et leurs chevaux apparussent irréprochables aux yeux des populations. Hommes et bêtes avaient fait leur toilette des grands jours. Et quand ils partirent, on aurait dit qu'ils sortaient de la caserne, pour aller subir l'inspection du général Desvaux. Les vestes bleues semblaient neuves, tant elles avaient été brossées et dégraissées. Les gros boutons ronds étincelaient. On avait avivé l'écarlate des grandes ceintures rouges et des pantalons, on aurait pu se mirer dans les basanes et les harnais ; l'acier des mors, des éperons, des fourreaux, le cuivre des poignées des sabres étincelaient. Les buffleteries étaient blanches comme la neige des cimes que nous laissions derrière nous, et les couvre-nuques, attachés aux turbans des képis rigides, ressemblaient à des ailes de papillons blancs, nés le matin même. Tous, enfin, nous étions gantés de frais, comme pour une noce. Mes hommes avaient fini par devenir coquets, et d'eux-mêmes ils soignaient leur tenue ; d'eux-mêmes ils faisaient leur police de propreté, bousculant ceux d'entre eux qui paraissaient négligés, quitte à leur donner ensuite un coup de main pour se mettre au niveau du régiment.

Quand on veut s'en donner la peine, rien au fond n'est plus facile que d'obtenir du soldat ce soin de lui-même qui le relève à ses propres yeux et qui est un moyen puissant de discipline, de cohésion et, par conséquent, de victoire. Il est tellement dans la nature du guerrier de s'orner pour combattre, que le sauvage lui-même, avant d'aller se mesurer avec ses ennemis, se

Saludo

harnache de plumes et se fait un uniforme en rapport avec les moyens dont il dispose, en étendant sur sa peau des peintures variées. C'est comme pour la politesse. Rien n'est plus simple que d'obtenir du soldat les signes extérieurs du respect ; mais il faut lui montrer par son attitude qu'on apprécie son salut et qu'on y tient. Jamais, devant un soldat, je n'ai imité ceux de mes camarades qui touchaient distraitemment du revers du doigt la visière de leur coiffure. Jamais je n'ai considéré le salut comme une corvée, mais toujours comme une fonction. Quand un soldat me saluait, je faisais un geste aussi réglementaire que le sien, en me tournant vers lui et en le regardant, pour bien lui faire voir que j'étais sensible à sa politesse et que je la lui rendais avec préméditation. On ne s'imagine pas quels égards on obtient des hommes en faisant attention à eux. Quand je croisais les miens, le salut devenait toute une affaire et un véritable contact d'homme à homme, entre eux et moi. Or, on peut poser cette règle que tout soldat qui se donne du mal pour être propre et qui salue ses chefs est un bon soldat. Et, comme il est facile d'obtenir la propreté et les égards, on peut conclure qu'il est facile de faire un bon soldat, surtout avec notre admirable race française.

Donc, le 7, à huit heures du matin, nous fîmes dans Mexico une entrée très pimpante, mais pas très solennelle cependant, car le général Bazaine avait formellement interdit toute manifestation de la part des autorités, voulant laisser tous les honneurs au général en chef, qui en était très friand et très jaloux. La population bordait les maisons et remplissait les rues. Nous trouvâmes néanmoins que les belles Mexicaines avaient trop observé la consigne donnée par le général. Elles avaient laissé les hommes seuls venir nous voir passer, et très peu d'entre elles étaient à leurs fenêtres. Elles réservaient toutes leurs grâces pour le commandant en chef.

Mes escadrons ne firent que traverser la ville, pour aller passer deux jours à l'hacienda del Ateja, une habitation ravissante située au milieu d'immenses jardins, et s'installer définitivement dans la délicieuse ville de Tacubaya, le Saint-Cloud de Mexico, où toute la haute société de la capitale possède de luxueuses villas.

Celle qui m'avait été assignée était une grande et belle maison appartenant à la famille Escandon. Les Escandon avaient émigré et habitaient Paris, où ils étaient à la tête de la colonie mexicaine conservatrice, et où ils avaient travaillé plus que personne à faire décider l'expédition. Ils se promettaient de notre intervention des avantages considérables, et franchement ils auraient contribué d'une façon bien légère à la réussite de la campagne, en mettant de bonne grâce leur maison inhabitée à la disposition d'un des officiers qui risquaient leur existence dans une expédition entreprise à leur bénéfice et pour servir leurs intérêts. Quand je me présentai avec mon billet de logement, délivré par la municipalité de Tacubaya, je trouvai porte close, et, comme personne ne répondait à mon appel, j'eus l'idée d'employer comme clef de serrure la hache de mes sapeurs. Au premier coup, je vis apparaître le vieil intendant classique. Il me présenta, en guise de sauvegarde, un billet signé par le général de Castagny, qui déclarait qu'il se réservait la maison de M. Escandon, pour le cas où il viendrait mettre son quartier général à Tacubaya. C'était évidemment là un billet de complaisance que M. Escandon avait surpris au général et dont j'aurais pu ne pas tenir compte, mais je ne voulus pas soulever de conflit, et j'allai me faire délivrer un autre billet de logement, en admirant le patriotisme de ces gens qui demandaient à la France son sang et son or, sans même vouloir offrir l'hospitalité à un de ses enfants. On m'assigna un très joli petit hôtel, en-

Escandon

touré d'un grand parc, et pourvu de communs suffisants pour y loger mes chevaux et mes ordonnances, mais inhabité depuis longtemps et totalement dépourvu de meubles. J'y campai avec mon adjudant-major, le capitaine du Vallon, qui devait bientôt devenir mon officier d'ordonnance. Mon séjour allait y durer quatre mois, jusqu'au 15 octobre, et il aurait été fort agréable, sans cette maudite santé qui assombrit pour moi toute la campagne du Mexique.

Le général Forey avait fixé au 10 juin seulement son entrée solennelle à Mexico, et on trouvait déjà qu'il ne se pressait guère. La division Douay devait suivre le commandant en chef, et nous, la division Bazaine, nous devions aller recevoir nos frères d'armes. On prit donc les armes de bonne heure, le 10 juin. Les régiments de nos deux brigades encadraient d'une haie tout le chemin, toutes les rues que devait suivre le cortège, et tout ce qui n'était pas absorbé par le service était massé sur les grandes places de la ville. A neuf heures précises, le général Forey, à la tête de la division Douay, arrivait à la Guerrita de San-Lazaro, où il était reçu par le général mexicain Salas, accompagné des différentes autorités élues ou nommées sous notre influence irrésistible. Et, derrière lui, la seconde moitié de l'armée française défilait dans les rues de Mexico, où l'attendait la première. C'était réellement très beau et très saisissant.

La journée était superbe, le soleil resplendissant, quoique supportable. Les cloches des églises et des couvents sonnaient à toute volée. Les musiques de la première division répondaient à celles de la seconde. Chez nous, les tambours et les clairons battaient et sonnaient aux champs, tandis que les tambours et clairons de la division Douay battaient et sonnaient des marches variées. Toute la population était dans les rues. Toutes les maisons étaient pavoisées. Tous les

balcons étaient garnis de femmes, pour la plupart jolies, parées et décolletées comme pour le bal, et de ces bouquets de fleurs vivantes tombaient, jetées à profusion, des gerbes de fleurs parfumées, des couronnes qui jonchaient la chaussée et étalaient un véritable tapis diapré sous les pieds des fantassins, sous les sabots des chevaux et sous les roues des pièces d'artillerie, qui passaient, silencieuses et amorties, sur des couches de roses, d'œillets, de fougère, de camélias et de palmes ; les régiments traversaient à chaque carrefour des arcs de triomphe, construits par les habitants du quartier et mariant dans leur verdure les drapeaux de la France à ceux du Mexique.

A chaque pas l'enthousiasme grandissait, dans ce contact de deux races latines, à l'imagination vive et aux nerfs vibrants, qui s'exaltaient au bruit de leurs acclamations et au spectacle de leur joie. Ce fut un moment de délire profond et fraternel, dont le souvenir restera ineffaçable dans l'âme des acteurs et des spectateurs. Quand la tête du cortège déboucha sur la grande place, entourée de portiques, où se trouve la cathédrale, dont les portes ouvertes laissaient voir l'intérieur doré, et sur le parvis de laquelle attendait un clergé étincelant, en grand costume, on eût dit que les âmes des deux peuples s'épousaient dans une féerie.

Le général Forey rayonnait de joie et d'orgueil. Il mit pied à terre devant la cathédrale et y entra, pour assister à un *Te Deum* solennel. Puis, remonté sur son destrier, il passa en revue les vainqueurs de Puebla, qui défilèrent tous devant lui, aux cris répétés de : « Vive l'Empereur ! vive l'Impératrice ! » Leur tenue parfaite, leur air fier et content, leur tournure martiale frappèrent la population presque autant que l'attitude, un peu humble et piteuse, de la petite armée auxiliaire mexicaine, qui défila aussi à son tour, et qui contenait près de 5,000 des prisonniers de Puebla.

Cette belle journée fut terminée par les illuminations traditionnelles ; et quand, le soir, le général Forey eut pris possession des somptueux appartements du palais du Gouvernement, il dut s'endormir pour faire deux rêves dorés : pour voir partir de France un bâton de maréchal, juste récompense, croyait-il, d'un succès dont, dans la naïveté de son âme, il s'attribuait tout le mérite, et pour voir l'Histoire inscrivant son nom à côté de celui de Fernand Cortez. Et cette dernière illusion lui était permise. Tout ce qui s'était passé lui permettait de croire qu'il venait de délivrer un peuple, que son triomphe répondait aux vœux et aux intérêts les plus chers des Mexicains, et qu'après avoir goûté les joies de la victoire, il allait connaître les joies plus grandes et plus nobles d'une œuvre pacificatrice et civilisatrice.

Cette belle fête eut un lendemain. Le 10 juin avait vu le triomphe de l'armée française, le 11 vit le triomphe du parti clérical, qui l'avait appelée et qu'elle venait soutenir. A son arrivée au pouvoir, le président Juarez avait ordonné la fermeture des couvents et l'expulsion des religieux des deux sexes, sur tout le territoire de la République, et, depuis trois ans, les processions qui constituent, avec les courses de taureaux, les spectacles favoris des Mexicains, n'étaient plus sorties des églises. On organisa donc, pour ce jour-là, une procession monstre, et on ne négligea rien pour lui donner un éclat incomparable. Les arcs de triomphe de la veille servirent à ce nouveau cortège, qu'escortaient un escadron de cavalerie et trois régiments d'infanterie française, et qui fut accueilli avec le même enthousiasme, avec les mêmes fleurs, avec les mêmes acclamations et les mêmes sourires de femmes. Les politiques de l'armée et de la mission française trouvèrent même qu'on allait trop loin, et qu'on se jetait trop dans les bras du parti clérical. Il est certain que

tous les actes du général en chef avaient pour but de rendre ostensible la protection que nous accordions à ce parti. Ainsi, pour n'en citer qu'un, le général Forey avait pris une décision qui fut observée pendant toute l'occupation. Tous les dimanches, une messe militaire était célébrée à la cathédrale, et une division entière y assistait. Un régiment était rangé dans l'église et fournissait les piquets d'honneur. Le reste de la division, avec son régiment de cavalerie et ses batteries d'artillerie, était massé sur la place et exécutait, sous les ordres d'un général, les mouvements et manèges d'armes prescrits par le rituel, à chaque phase du service divin. Le général en chef, escorté de son état-major, assistait toujours à cette messe, à l'issue de laquelle il faisait défiler les troupes devant lui. Cette parade produisait les meilleurs effets, en ce sens qu'elle montrait à la capitale des troupes splendides. Mais on faisait observer qu'elle froissait les sentiments du parti libéral, qu'il eût peut-être été sage de nous concilier par quelques concessions, au lieu de creuser chaque jour davantage le fossé qui nous séparait de lui.

J'avoue qu'il était presque impossible de tenir la balance droite entre deux partis aussi irréductibles que les cléricaux et les libéraux. Les cléricaux n'étaient pas loin de demander le rétablissement de l'Inquisition, et les libéraux, l'expulsion de tout ce qui portait une soutane. Le général Forey perdait son latin, au milieu de toutes ces intrigues et de toutes ces contradictions. Il était animé des meilleures intentions, avait été très touché de l'accueil fait à l'armée française et à lui-même, et ne demandait qu'à travailler sincèrement au bonheur du Mexique. Mais la tâche était au-dessus de ses forces, d'autant plus qu'il manquait de cette énergie continue, sans laquelle on ne fait pas les grandes choses; une caricature, un article de journal le mettaient hors de lui et lui faisaient prendre le contre-pied

des mesures décrétées par lui-même, la veille. Mais c'était un très brave homme, qui aurait voulu ramener le calme et la tranquillité dans l'ancien empire de Montézuma, déchiré par les divisions que nous avons connues depuis chez nous. Et son honnêteté native devait se soulever contre la comédie arrangée entre M. Dubois de Saligny et le général Almonte, pour arriver à la solution de la question mexicaine, par l'établissement d'un empire en faveur de Maximilien.

Le soir de la manifestation religieuse du 11 juin, la nouvelle municipalité de Mexico offrit un banquet de cent cinquante couverts à l'état-major de l'armée et aux chefs de corps. Je profitai de l'éloignement de mes cantonnements à Tacubaya pour décliner cette corvée, plus fatigante qu'attrayante.

Le lendemain 12, nous eûmes une proclamation pompeuse et sonore du général Forey, suivie d'un décret par lequel il remettait officiellement la direction des affaires à un triumvirat, chargé du pouvoir jusqu'à l'établissement d'un gouvernement définitif. Ce triumvirat était composé du général Almonte, qui devait le présider; de l'archevêque de Mexico, Mgr Labastida, prêtre de bonnes mœurs, mais très fanatique, et d'un vieux guerrier, dont le nom n'encombrera guère l'histoire : le général Sallas. Ces trois personnages, qu'on appela aussitôt irrévérencieusement « les trois caciques », étaient censés avoir été élus par une première assemblée de trente-cinq membres, tous individuellement désignés par le général en chef, et chargés de nommer eux-mêmes une assemblée constituante de deux cent quinze membres, qui devait arrêter la forme du gouvernement définitif et en proclamer le chef.

Nous fûmes officiellement convoqués pour assister à l'ouverture des travaux de cette assemblée constituante, qui représentait fictivement toutes les provinces du Mexique, dont la plus grande partie obéissait encore

réellement à Juarez, et qui avait été, pour ainsi dire, simplement ramassée sur le pavé de Mexico. Ses membres me firent l'effet de pauvres diables dont la physionomie, les manières et même le costume ne répondaient guère à l'idée que nous avions alors de ce que doivent être les mandataires d'un peuple. Il eût été plus digne de nous et plus franc de ne pas recourir à de pareils procédés, qui ne trompaient personne, et qui prêtaient à rire aux plus indulgents.

Mexico, que je commençais à parcourir et à connaître, a positivement l'air d'une capitale, par le luxe qui y règne et par le mouvement qui l'anime, plus que par ses monuments, qui n'offrent rien de particulièrement remarquable. Son plus bel édifice est sa cathédrale, bâtie sur un des côtés de la grande place, ainsi que le palais du Gouvernement, sorte d'immense caserne qui peut contenir tout le monde officiel, Chambre, Ministères, Hôtel des monnaies, etc., et son palais municipal l'Ayuntamiento. Les autres côtés de la place sont formés par des maisons dont les arcades, surbaissées, constituent des portiques, lieu de promenade très fréquenté et abrité du soleil et de la pluie. Le soir, ces portiques sont, comme notre ancien Palais-Royal, le rendez-vous des beautés faciles. A cette place aboutissent quelques grandes rues où se concentrent toute l'activité, toute la richesse de la ville. Mais les belles maisons sont rares, et celles qui ont trois étages se comptent. Presque toutes ces maisons sont bâties dans le style espagnol, qui dérive du style mauresque : une cour intérieure, carrelée en faïence, et autour de laquelle s'ouvrent les appartements. Autour de ces quartiers du centre, de vastes faubourgs allongent leurs rues, bordées de fabriques et de masures, où grouille une population de créoles, de métis et d'Indiens, bruyants, mais assez doux. Ce monde-là se bat assez fréquemment dans ses cabarets, où coule le pulque.

Ciudad de los Palacios

Mais, comme on a l'habitude de le tenir sévèrement, la voie publique est tranquille. Ces régions faubouriennes sont très mal entretenues, mal pavées ou pas pavées du tout. On y patauge, pendant les pluies, dans une boue profonde, et pendant l'été, on y est enterré dans une poussière intense et nauséabonde. Le service de la voirie est confié aux forçats, on le sait déjà, et les bagnes sont généralement habités par des travailleurs plus que médiocres.

Une véritable curiosité à Mexico, c'est la promenade de l'Alameda, sorte de square très étendu où, de trois à six heures, la société mexicaine se croit tenue d'apparaître, même pendant la saison des pluies, dont elle utilise la moindre éclaircie. Les femmes y viennent en calèches attelées de mules, aux harnais garnis de grelots et de passementeries; les jeunes gens, à cheval, habillés à l'européenne, ou revêtus du gracieux costume national, et assis sur la selle mexicaine, incrustée d'argent. L'allée centrale est réservée aux cavaliers, et les voitures circulent autour d'eux. Les chevaux caracolent, les cavaliers se redressent. Dans les voitures, les yeux noirs brillent sous la mantille, les éventails répandent dans l'air les parfums des fleurs piquées dans les chevelures d'ébène, qui se mêlent à la fumée bleue des cigarettes, et il est facile de voir qu'un flirt forcené est le fond de la vie sociale au Mexique. Pendant le carême, cette promenade journalière, ce paseo, déserte l'Alameda pour les rives du canal de Tetzcuco, dernier vestige des lagunes d'autrefois, et que sillonnent des barques chargées de fleurs, de légumes et de fruits. C'est très pittoresque.

Tacubaya, où je gîtai, est à six kilomètres de Mexico. Mais la petite ville est reliée à la capitale par un tramway que traînent des mules. La route passe sous un aqueduc qui apporte l'eau de source à Mexico. A moitié chemin se trouve le château de Chapultepec